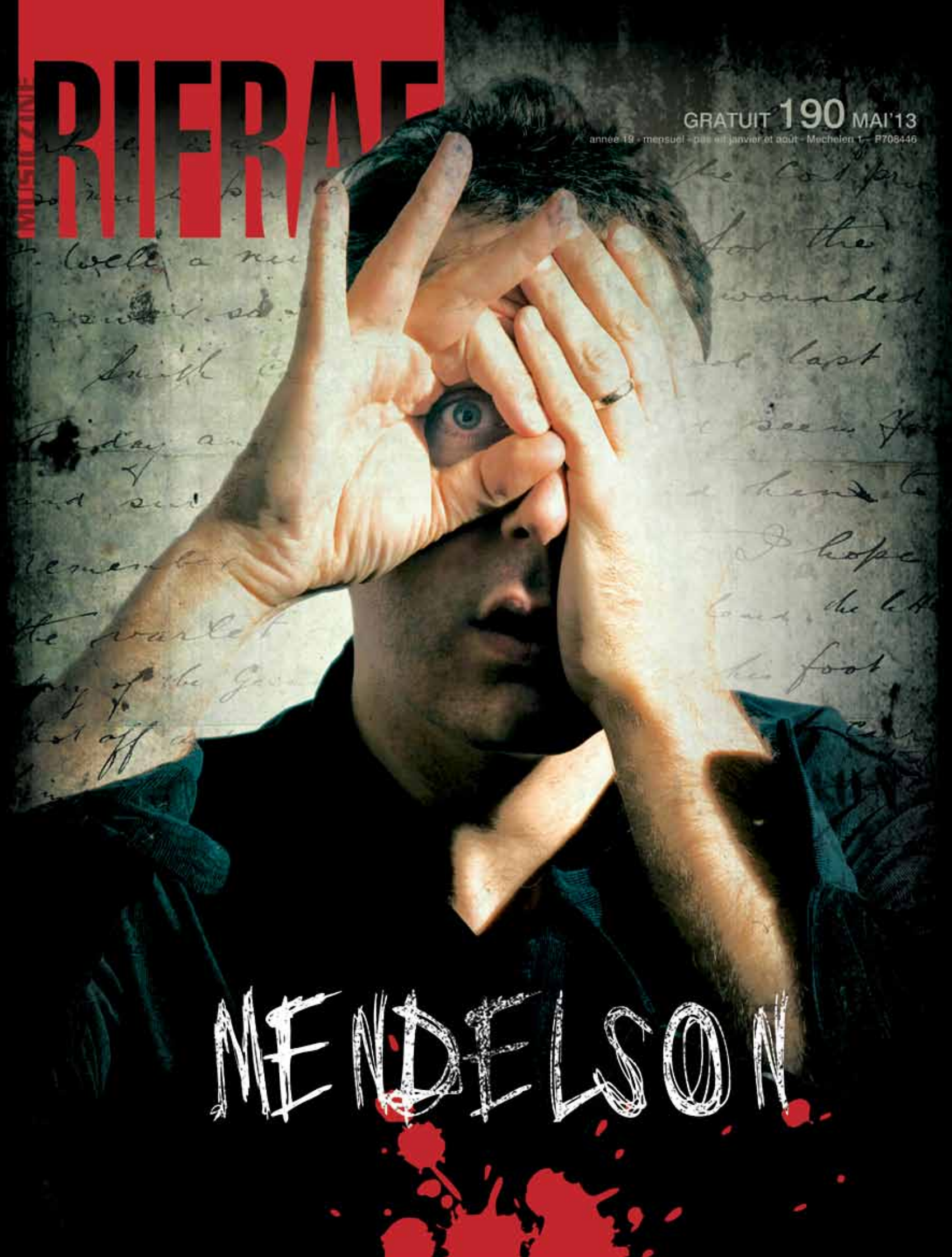


RIEFAE

GRATUIT 190 MAI '13

année 18 - mensuel - pas en janvier et août - Mechelen 1 - P708446



MENDELSON



En alchimie, l'expression œuvre au noir désigne la première des trois phases pour achever le magnum opus. Carl Gustav Jung, père de la psychologie des profondeurs, relia les principes de l'alchimie aux processus psychiques. Dans le roman de Yourcenar, le personnage de Zénon symbolise l'homme qui cherche mais ne peut taire la vérité au milieu de ses contemporains. Dans sa discipline de travail intérieur, d'extraction et de sublimation, Mendelson s'avance parmi les gisants et accouche d'un triple album colossal. Dans son creuset de population, le rock et la langue fusionnent libérés des formats. Un truc inouï. Parmi les secousses récentes, pensez au dernier album des Swans ou de Scott Walker, au travail d'Anne-James Chaton avec Alva Noto et Andy Moor, pensez aux jalons insensés dont les arêtes dépassent de votre discothèque trop bien rangée. Et la liberté de souffler à plein poumons, que ce soit dans les cavalcades du groupe qui éperonne la monture comme dans l'écriture de plus en plus précise de Pascal Bouaziz. Écriture blanche, compositions rouge sang, exigence exemplaire, Mendelson regarde l'époque, la dévisage sans ciller et l'auditeur de vaciller - « *il est l'or, l'or de se réveiller* » : le rock français est debout. Nous aussi.

MENDELSON

Il y a cinq ans, Mendelson prenait son destin à bras le corps, décidant de sortir un double album - le bien nommé 'Personne ne le fera pour nous', sans label, sans distributeur, avec de bonnes nouvelles à la clé... puisque les choses sont venues à vous plus naturellement en suite.

Pascal Bouaziz : « Ça a été une sorte de petit miracle, de décider de faire tout intégralement tout seul et puis de voir que ça n'empêchait pas les gens de s'intéresser. Normalement, je pense que dans l'acceptation générale des gens, s'il y a un éditeur ça crédibilise pas mal le projet. Et là, en fait, non seulement ça n'a pas nuit mais c'était presque l'inverse : on a bénéficié, je pense, d'une sorte de mouvement de sympathie mélangé d'un peu de colère, de réaction de type « y en a marre des conneries qu'on nous fait manger toute la journée », où les gens en ont assez d'acheter des disques atrocement chers qui ne sont pas intéressants, qui ne leur font rien du tout. Puis ils voient que ça fait les couvertures des journaux parce que les maisons de disques achètent les journaux. Je pense qu'on a bénéficié de ce moment qui précède de peu ou qui coïncide avec la chute catastrophique du disque et qui consiste à (se) dire : non seulement ça se casse la gueule mais y en a marre quand même! On n'était pas du tout dans un mouvement revendicatif, c'était plus factuel : bon, ok, y a personne que ça intéresse au sein des maisons de disques mais il y a des gens qui nous écrivent, qui font part du fait qu'ils sont là depuis le début et que ça les intéresse toujours. C'est très réconfortant, ça donne de la force. La seule chose qu'on n'a pas fait tout seul et je crois que c'est la chance du disque : on a demandé à Dominique Marie, que je ne remercie jamais assez, d'être notre attaché de presse, lequel a fait un travail remarquable. Donc le disque est parti comme ça et il a eu sa première vie, qui était magnifique, très émouvante. On a vendu plus de mille disques par correspondance. Puis il y eût l'arrivée d'Ici D'ailleurs - avec qui j'étais déjà en contact à l'époque de Lithium (label nantais dirigé par Vincent Chauvier, berceau de Dominique A, Diabologum, Holden, Da Capo,...), une sorte de compagnonnage de loin. Stéphane (Grégoire, le patron d'Ici D'ailleurs) m'a rappelé en me demandant : « Est-ce que tu ne veux pas un coup de main là, pour la suite de l'album? » Bien sûr! »

Avant l'arrivée du disque qui paraît ces jours-ci, vous êtes réapparus par l'entremise d'un split cd avec Michel Cloup : 'Ville Nouvelle / Nouvelle Ville'. Comment ce projet a-t-il pris corps?
Pascal : « Michel, je ne l'ai jamais perdu de vue, même après Lithium. On avait déjà collaboré ensemble sur un truc qui n'est jamais sorti en 98. Il avait fait une reprise qui m'avait beaucoup flatté d'une chanson de Mendelson sur son album de reprises. C'est quelqu'un que je vois, à qui j'écris régulièrement, on s'appelle. Et puis, c'est quelqu'un dont je suis très heureux qu'il soit là, en France. Tu fais des disques, tu fais un truc, et puis tu te dis : "Ah! Y a quelqu'un d'autre!" Y en a d'autres aussi mais lui, il est important qu'il reste là, qu'il continue. La proposition est venue d'une maison d'art contemporain à Lavaur, près de Toulouse : quelqu'un qui était fan de Mendelson et de Michel Cloup nous a proposé de faire un concert ensemble à l'occasion d'une expo. On a commencé à jouer ensemble les chansons de l'autre, accompagnés de Patrice Cartier, batteur du duo de Michel. Puis on s'est dit que ce serait quand même pas mal de faire quelque chose qui corresponde à cette exposition, d'en profiter. On a loué un studio et chacun a ramené un texte avec sa voix et l'autre l'a mis en musique. L'idée était de faire ça de la manière la plus simple possible, c'est à dire en une seule prise, un seul instrument enregistré en live, sans overdub. La maison d'art contemporain l'a édité pour illustrer son catalogue. »

A part Michel Cloup, dont la présence apparaît comme toute logique, de par les affinités électives comme le parcours, on a un peu de mal à imaginer d'autres gens qui pourraient faire partie de ta famille musicale.

L'œuvre au noir

Pascal : « Il y a une chanteuse que j'aime énormément qui s'appelle Lou, qui écrit des chansons qui me bouleversent avec, il me semble, le même souci d'écriture - j'ai du mal à expliquer ça - la même exigence que je retrouve dans les premiers albums de Barbara. Il n'y a pas un mot en trop, pas un mot de complaisance, un mot pour faire joli par rapport à un truc. Ça n'existe pas. Ça arrive que les mots tombent pile et que ce soit magnifique, bien sûr. Mais ce n'est pas l'enjeu. Après, j'aime beaucoup les frères Nubuck qui font des choses bizarres. J'aime bien les gens qui continuent, contre vents et marées. Je te dis ça mais je vais oublier des gens, c'est un peu nul. J'ai énormément d'amour pour Katerine. Alors, ça n'a rien à voir au niveau de l'univers mais quand sur le papier tu mets son disque 'Robots après tout' et puis nos disques, j'y vois beaucoup de correspondances. »

Je serais tenté de t'emboîter le pas pour 'Robots après tout', mais suite à ce formidable succès il semblerait que Katerine se soit destiné à un amusement dans une autre galaxie...

Pascal : « Les gens sont très riches, tu vois... Les circonstances font que tu écrives. Les premiers essais sont très fragiles. Si je n'avais pas rencontré Lithium, que j'avais rencontré quelqu'un de moins exigeant que Vincent (Chauvier) au début de la formation de mon écriture, certainement que j'aurais gardé une partie plus comique, détendue... mais ça ne passait pas l'exigence de Vincent et puis il y a des gens qui font ça énormément mieux que moi. Katerine a fait beaucoup de disques avant, il a fait 'Robots après tout', il a fait ce disque après, il en fera d'autres. Les gens sont libres. Il suit son truc même si je n'écoute jamais le dernier, je ne sais pas comment il s'appelle mais si ça se trouve le suivant va nous retourner. »

C'est intéressant le fait que tu soulignes l'apport que Vincent a pu avoir sur ton écriture. On a l'impression que ton écriture a toujours relevé d'une certaine exigence. Sans cette rencontre déterminante, tu penses qu'elle l'aurait été moins?

Pascal : « Il a accéléré un processus. Je ne sais pas si j'aurais continué et d'autre part j'aurais perdu plus de temps à me chercher là où lui, qui était plus âgé que moi, qui avait déjà sorti des disques, a vu ce qui faisait la spécificité de ce que je faisais. Il a appuyé dessus : « Mais non, ne perds pas ton temps; là ça fait quelque chose. Là, si tu veux, tu peux le garder pour toi ou le donner à quelqu'un d'autre. » C'est très important que je l'ai rencontré à ce moment-là. Après, au bout d'un moment, tu sais ce que tu fais. Mais là, au début, j'étais encore en formation. Il a vu avant moi où j'étais le plus fort. »

La musique comme un miracle

Vous arrivez aujourd'hui avec un triple album d'une très belle envergure. Lorsqu'en 2007 je te faisais part, comme tant d'autres, de l'engouement et de l'émotion qui submergent à l'écoute répétée de '1983 (Barbara)', tu m'avais confié que ce morceau avait failli ne pas apparaître, notamment de par sa longueur... Aujourd'hui, vous publiez un triple album où les morceaux fleuves abondent, frôlent souvent les dix minutes, où l'un d'entre eux ('Les Heures') occupe l'entièreté du deuxième LP.

Pascal : « Ça fait partie des choses qu'on découvre. '1983 (Barbara)', j'ai écrit le texte après la musique. La musique me faisait un tel effet que je n'avais pas envie de la couper. Je trouvais que la musique elle-même était comme un miracle. J'ai décidé de me laisser porter par ça. Même le texte qui est venu, le premier jet, était beaucoup plus long et j'ai beaucoup retravaillé pour que ça rentre (sourire). Je ne me voyais pas du tout réenregistrer cette musique, je ne voulais pas y

toucher. C'est la musique qui m'a invité à prendre plus de liberté dans l'écriture mais une fois que j'ai découvert ça, sur 'Barbara' ou sur 'La Honte', il y a d'autres chansons qui ne sont pas sorties sur l'album précédent mais qui avaient déjà besoin. Il y a des chansons qui ont besoin de temps. Pour cet album, j'ai écrit tous les textes d'abord. Je n'avais aucun impératif de contrainte musicale donc les textes ont vraiment pris leur forme nécessaire et après il a fallu trouver une musique qui les accompagne. Ils prennent leur forme nécessaire et peut-être qu'à ce moment-là de mon écriture j'avais besoin, non pas de m'étendre mais de tendre à raconter des histoires qui demandaient un peu plus de durée. Mais juste après l'écriture de cet album, je me suis dit : le prochain, je fais des haïkus (sourire). J'aimerais beaucoup parvenir à raconter des histoires qui me paraîtraient aussi fortes sur un format très très court. C'est un enjeu pour moi de découvrir aussi une autre manière d'écrire. »

Il semble que soit à l'œuvre ici l'idée d'un voyage, d'une traversée nocturne. Il y avait besoin de cette amplitude, ce disque réclamait ça.

Pascal : « Écoutes, finalement, il n'y a pas tant de chansons que ça, il n'y en a que onze. On a mis de côté celles qui ne prenaient pas vie, tout simplement. Il y avait des textes auxquels je tenais beaucoup mais qui n'ont pas pris vie avec la musique. J'espère que le prochain sera concis, qu'il sera fort, il y aura dix chansons et puis hop! J'ai lu récemment un papier sur Dylan où on lui demandait « Mais cette chanson que vous avez mise sur vos bootlegs, elle est magnifique. Comment ça se fait qu'on ne la retrouve pas sur un album? » Et il répond : « Sur mes albums, je ne mets que dix chansons. Point. » Je fais à peu près l'inverse, je mets sur l'album à peu près tout ce qui est vivant au moment où on est prêts à le sortir et tout ce qui veut dire quelque chose pour moi à ce moment-là. Mais c'est une école qui m'intéresse aussi, d'être dans la rigueur, le principe, une autre rigueur peut-être un peu plus dogmatique. Mais celui-là, oui, il appelait ça. »

C'est un album - je vais utiliser ces termes là, tu me corrigeras - noir, sombre, qui happe l'auditeur dans des choses pas forcément évidentes. On va inévitablement te parler de tes textes qui se coltinent les vies d'aujourd'hui, les névroses contemporaines du quotidien. Comment t'es-tu dit : je peux parler de ça et de cette manière là?

Pascal : « Je n'ai pas tellement de choix. Je ne sais pas comment dire... Où j'en étais de ma vie au moment où j'ai écrit ces textes, où je vois le monde tel qu'il est, j'ai du mal à imaginer autre chose que ce que j'écris et puis après, le côté noir et sombre, oui, pour l'instant, c'est ce que je fais. J'espère ne pas y être condamné. Tant que je sens que ce n'est pas un truc, un gimmick ou quelque chose que je recherche volontairement, je ne m'en prive pas. Et puis, il y en a d'autres qui font des albums très légers, qui le font certainement très bien. Moi il me semble que ce que je fais bien et aussi ce qui me semble important, c'est ça. Autant, sur le précédent, quand des gens me disaient il est très sombre, très noir, je disais « ben quand même, y a pas que ça... » Mais là, je ne peux pas le nier : oui, c'est sombre, c'est noir et c'est dense. »

Et cependant on recense deux formidables éclaircies, deux trouées de lumière, je pense à la fin de 'La force quotidienne du mal', mais aussi à 'Pas d'autre rêve'. Leur emplacement (en ouverture et fin du premier LP) laisse à penser que tu es toujours très soucieux du tracklisting.

Pascal : « Ah oui oui oui! Je passe énormément de temps à réfléchir à la manière d'organiser les albums. Quand les gens mettent les albums en mode shuffle ou n'entendent qu'une chanson, c'est leur liberté mais moi ça me trouble. L'album commence réellement à un moment et puis il emmène. C'est comme un livre : ça ne me viendrait pas à l'idée de lire un livre en commençant par le chapitre trois, puis basculer au deux pour ensuite passer au sept. Une fois qu'on connaît le livre par cœur on peut se dire : tiens j'ai envie de relire tel ou tel passage. Il y a l'écriture de la chanson qui est une sorte de bloc mais elle prend vraiment son sens dans l'album. Je ne suis pas du tout un enfant du 45 tours. J'ai appris à aimer la musique avec des albums et je pense encore en termes de face A et de face B. Je fais très attention à ça. Les éclaircies, trouées de lumière, il n'y en a pas beaucoup plus. (rires) Et encore, la trouée de lumière de 'La force quotidienne du mal', c'est la trouée de lumière qui arrive quand on accepte la catastrophe. Quand la catastrophe est arrivée et qu'on en a pris conscience, il y a un soulagement. C'est sous ce moment-là. Et 'Pas d'autre rêve', c'est une éclaircie très bizarre aussi. Mais je vois très bien ce que tu dis. J'ai mis 'Pas d'autre rêve' à la fin du premier album en partie pour aider les gens à mettre le deuxième album.... et arriver jusqu'au troisième. C'est une construction. Ça ne peut pas être rebutant : même si on fait du noir, du sombre, c'est aussi un plaisir esthétique, il faut qu'il y ait un plaisir musical. »

Je suis jaloux du titre 'La force quotidienne du mal'. D'une part parce qu'il peut résumer les enjeux de ce triple album mais aussi par la qualité intrinsèque de ce titre, sa force de frappe. Est-ce que tu es "arrêté" par un état de sidération quand un titre comme celui-là te tombe entre les mains?

Pascal : « Il faut que la dernière étape du mix soit terminée pour qu'avec l'ingénieur du son, avec Pierre-Yves (Louis), et les autres musiciens s'ils sont là, nous ayons la sensation que quelque chose est terminé. Le texte tel que tu l'as, il a été décanté, il a été modifié, des parties sont tombées d'elles-mêmes. Si on reprend les trois ou quatre carnets où la chanson a évolué, il a beaucoup changé mais cette préoccupation qui déclenche le texte, elle est là depuis très longtemps. Cette sorte de certitude interne que même quand je marche, dans le monde au moment même où moi je me sens bien, il y a quelqu'un qui est dans un état pas possible. Ça fait des années que je vis avec ça et je suis très heureux d'avoir pu l'écrire. Ce sentiment est tellement difficile à expliquer qu'il a fallu peut-être des années pour que j'arrive à l'écrire bien. Ce qui est terrible avec ce genre de sentiment, c'est qu'on peut très vite tomber dans le kitsch et le truc complètement grotesque, gênant pour la personne qui l'écrit. Et ça m'a prit beaucoup de temps aussi pour trouver la manière la plus simple de dire les choses. Effectivement, s'il y a un texte sur lequel je ne doute pas, c'est celui-là. C'est la seule certitude. »

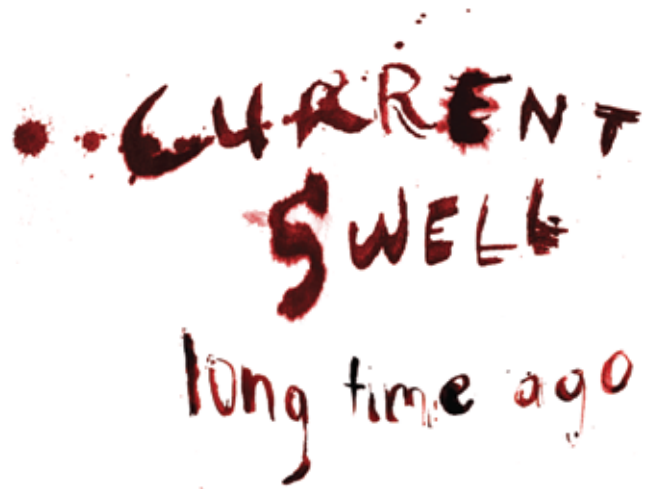
A quand un retour scénique au plat pays?

Pascal : « Ce n'est pas un manque de volonté de notre part. J'imagine qu'il y a des salles de concerts en Belgique. J'imagine qu'il y a des programmateurs. Nous avons toujours été disponibles pour venir jouer. J'aime énormément la Belgique. Peut-être tout bêtement parce qu'un de mes deux grands-pères y est né. Et puis j'ai énormément d'affinités pour la région des Ardennes. J'ai des souvenirs éblouis des Ardennes belges mais aussi de Westende. La Belgique, je peux y jouer tous les jours. »

Un triple album : 'Mendelson' (Ici D'ailleurs)

ON STAGE

11/05 Le Grand Mix (avec Fauve), Tourcoing
23/05 Cabaret Sauvage / Villette Sonique, Paris



Like Jack Johnson meets The Band and the Red Hot Chili Peppers!



Now available on CD and Download

For more info:
currentswell.com
facebook.com/currentswell

netwerk.com



distributed by

